

Bethsabée, naguère et à jamais...

Quand elle posait, nue, dans l'atelier, assise sur un monceau de tapis et draperies, Hendrickje n'en revenait pas d'exposer son ventre immense au regard du Maître et de tous les hôtes de la nuit, cachés dans les recoins, qu'elle ne pouvait distinguer, mais qui l'observaient et dont le désir rendait l'ombre sensible comme la corde d'une vielle. C'était toujours ainsi : le Maître lui-même lui ôtait ses vêtements dans la chambre où ils avaient dormi et ensuite il l'entraînait, comme il eût tenu la main d'Ève au premier jour, dans le labyrinthe de la grande maison, jusqu'à l'étage, au bout du monde, là où s'ouvrait le plus reculé de ses ateliers. En chemin, on s'arrêtait à chaque miroir. On eût dit que le Maître voulait faire moisson de reflets avant de s'installer à son chevalet. Il lui soupesait les seins. Il glissait sa main, par-derrrière, entre les cuisses. Quelquefois il appuyait son visage ou, quand ils croisaient une haute psyché, son corps tout entier, contre la surface vitreuse et froide. Le Maître ne plaisantait pas. Il avait cessé de rire et d'aligner des bons mots depuis que la mort était entrée dans la maison et lui avait ravi Saskia. Il gardait ordinairement une humeur sombre. Il avait presque toujours le regard scrutateur et la face chagrine. Cette physionomie contrastait singulièrement avec son goût de plus en plus prononcé pour les formes opulentes et l'ardeur charnelle de

sa servante-maîtresse. Il saisissait toutes les occasions possibles de la contempler et de faire durer la contemplation tandis qu'elle, toujours soumise, toujours sujette, ne cessait de prodiguer au maître-amant jusqu'aux ressources les plus insoupçonnées de sa féminité. Il n'y avait guère de paroles échangées entre eux, mais Hendrickje pouvait lire dans le visage de l'homme, dans la lumière de ses yeux surtout et le pli de sa bouche, cette plénitude de contentement qui vient non de la satisfaction mais de l'exaltation soutenue du désir. Aussi, monter à l'atelier, au petit atelier des œuvres intimes, qui formait comme une absidiole par rapport au vaste espace de travail de l'atelier général, c'était un voyage, une aventure de chair, une expédition dans des lointains intérieurs dont les formes matérielles, physiques, et le corps de la femme, avant tout et par-dessous tout, présentaient les signes tangibles, pathétiques en leur précarité. L'ombre, en toute saison, était toujours assez dense pour que la mort s'y dissimulât. Les amants l'entendaient presque respirer lorsque le désir de s'étreindre les poignait par trop et faisait se relâcher la tension du travail. Alors ils se ressaisissaient, lui dans ses gestes de maître, elle dans sa pose de figure, et se concentraient : bien au-delà de la durée, ils aspiraient de tout leur être à l'éternité, tandis que dans leur dos, la mort se tenait en faction.

Dans le petit atelier, clos, silencieux, pénombreux comme un cabinet d'intimités, Hendrickje goûtait, sans jamais se lasser, le sentiment d'un temps hors de la vie, immobile et infini. Le Maître ignorait toute précipitation. Il avait les gestes lents même lorsque, cessant d'appuyer sa touche, il effleurait la toile et amenait les couleurs à la transparence, à de sourdes émanations de lumière dont la ténuité faisait vibrer et palpiter l'espace nocturne du tableau tout entier. C'était un travail d'extrême délicatesse et d'extrême patience qui ne pouvait se dérouler que dans la longueur d'une

méditation contemplative. La pose durait, le Maître à sa palette, à la minutieuse application de son pinceau, la femme à son poids de présence charnelle, à l'économie tranquille de sa respiration, à la profondeur de sa rêverie sans mots et sans images. Il y avait de l'irréalité dans la scène, par ailleurs parfaitement concrète, qui occupait le lieu et l'heure et finissait par saturer toute une saison – de pure intériorité – sans commune mesure avec les variations climatiques ou météorologiques du monde extérieur. Quand il faisait froid, quand il pleuvait, quand il neigeait, quelques bûches brûlaient dans l'âtre, juste assez pour tempérer l'atmosphère de la pièce. Le corps de la servante, comme lourd pleinement de sa chaleur de chair, prenait dans l'atelier, tout comme sur la toile, sa valeur de foyer. Un rayonnement calorique de feu central et de lumière enfouie le possédait, associé à l'extrême douceur de la matière de femme, à ses courbes et à ses épaisseurs. En cette infinitude érotique de création comme d'amour, une subtile énergie se diffusait, l'essence même de la nudité du corps féminin. Celle-ci toutefois, Hendrickje le sentait parfaitement et son cœur s'animait de cette certitude, ne pouvait se dégager, s'évaser et s'épanouir, que sous le regard du Maître et parce que sa main était à l'œuvre de la figure. Rien de tel ne fût jamais remonté du fond de son être si l'amant-artiste et seigneur ne l'eût provoqué par sa présence et par l'esprit de son génie. C'était comme une conception, dans la plus intime des étreintes. Le désir de la forme, qui hantait de toute sa nécessité, la volonté de l'homme, impulsait dans les profondeurs matricielles de la femme un principe de beauté qui transcendait les capacités mêmes de l'individu – de cette modeste servante qui avait nom d'Hendrickje – et qui éveillait le corps au plus haut de lui-même, jusqu'à l'ambigu frisson de l'âme parcourant l'étendue des chairs. Alors, aussi loin du modèle académique que de la vulgarité réaliste, la beauté intérieure transparaissait dans la compacité du corps.

La femme accouchait de son être. Cela se tramait sans crise, sans douleur, sans rupture, comme la naissance de l'aube : un accomplissement dont on devinait l'origine sans en connaître la fin.

Comme le Maître le lui avait indiqué, elle penchait légèrement la tête en avant, baissait les yeux, portait son regard vers le bas de son corps, vers ses jambes et ses pieds qu'une vieille servante, en réalité une figure factice, introduite après coup, essuyait délicatement. Ce qui se déroulait était un long moment d'intimité, de soins corporels après le bain. Dans cette pose très naturelle et de paisible abandon, Hendrickje avait reçu pour consigne de ne pas fixer son regard, afin de ne pas durcir les traits de son visage. Celui-ci devait seulement laisser s'effuser la douceur de fond et le consentement sans limite de la femme à son destin, dont cette scène de toilette formait le premier acte. Aussi, tandis que le Maître travaillait tout à son souci de justesse et à sa détermination de pousser l'œuvre à son accomplissement, en grand silence et dans le clair-obscur du lieu, Hendrickje laissait flotter son attention, et son regard errer sur la vastitude de son ventre, jusqu'au fastueux bouquet de son pubis, que le peintre, par convention calculée et non par sentiment personnel de pudeur, recouvrirait d'un pli d'étoffe, dans son tableau. Et plus bas, le léger écart des cuisses, offrande partagée, concrètement, entre le Maître et sa maîtresse et que nul spectateur ne pourrait aborder ; Hendrickje goûtait, comme une totale assurance de son être et du temps, cette complicité érotique entretenue par l'amour et par la conscience de la beauté, entre l'artiste et son modèle, entre les amants portés par leur génie.

De subtile et cursive façon, sans s'en donner l'air, elle contemplait la courbe de son ventre, sans jamais se lasser de la forme que prenait, pour elle, le mystère de la vie et de l'existence : cette plénitude charnelle, toute également close

et infinie. Là où le regard pouvait s'étendre librement et sans jamais peser ni scruter, se révélait la nature solaire des abysses du corps féminin. Cette immanence de lumière chaude ne renvoyait pas, toutefois, à l'astre céleste, mais à un soleil au-dedans, entré en composition avec la terre : un soleil de terre ardente, un feu d'humus, de tourbe, de liqueurs végétales et minérales, couvant dans les profondeurs utérines et s'allégeant dans les concoctions du désir jusqu'à cette transparence et cette irradiation de chair et de peau vouées au charme fascinant de la femme, en offrande et abandon, c'était cela – ce qu'Hendrickje sentait et pressentait et que le Maître accomplissait sur sa toile. Et l'ombre qui englobait et les lignes et la figure et le fond et l'espace tout entier, laissait filtrer l'essence de la lumière. Le soleil du corps émanait de la nuit porteuse comme de la matrice de toutes choses ou plutôt de la Mère de l'être.

Installée dans la pose que le Maître lui avait minutieusement imposée, Hendrickje éprouvait l'impression un peu bizarre, excitante et inquiétante, d'être à la fois elle-même et une autre. Mais était-ce très différent de ce qu'elle connaissait, par ailleurs, dans la vie de chaque jour ? Elle existait constamment sous le regard de son seigneur, toute à sa volonté, à ses désirs, à ses inspirations. Elle était celle qui se tient entièrement en réponse, en acceptation, en active soumission, contemplative de cœur, admirative, absorbée dans l'énergie de son amant et dans sa création, et vidée d'amour-propre jusqu'à ne jamais discerner en elle-même le moindre soupçon d'abnégation. Elle était incapable de considérer que, ayant fait don de sa personne au tout-puissant éros de son Maître, elle s'était peut-être sacrifiée, elle avait peut-être renoncé à une manière plus personnelle de composer avec la vie, entre la nécessité d'assurer son pain quotidien et la juste revendication de pouvoir disposer pour elle seule d'un canton du monde réservé à ses possessions, à ses relations, à ses décisions. Tout au